

## La mort de ton oncle

Virginia Pésémapéo Bordeleau

Numéro 764, avril-mai 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68921ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Pésémapéo Bordeleau, V. (2013). La mort de ton oncle. *Relations*, (764), 28–29.



# La mort de ton oncle

TEXTE ET ILLUSTRATION : VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

Lors de ma dernière confidence, Emma-Rose, je t'avais dit que la tristesse faisait partie de la vie. Tu es encore un bébé, pourtant il y a des événements qui te touchent, comme la mort. Elle aussi fait partie de la vie. Je ne saurais pas t'expliquer ce qu'est la mort, sinon comme l'envers de toute chose; la disparition, l'anéantissement des corps; l'absence soudaine et définitive; le vide là où il y avait un souffle, une respiration; le silence là où une voix murmurait des mots tendres ou banals; une toile blanche là où un bel être se mouvait et souriait... et le chagrin pour ceux qui restent.

Nous avons perdu Simon, emporté par la maladie. Il était le petit frère de ta maman, donc mon fils. Jamais je n'aurais cru possible de devoir vivre une telle expérience, je pensais même que pire n'existait pas. Pourtant c'est arrivé. Cela *nous* est arrivé, car nous avons tous été ébranlés par le départ de ton oncle. Nous étions à son chevet depuis quelques jours aux soins intensifs, les médecins ne nous donnant plus aucun espoir; il y avait ton grand-père et ta mère avec moi. Tout ce que nous pouvions lui donner c'était notre amour et une présence avant son grand saut, il n'y croyait pas et arrivait même à faire des blagues... Quelques amis sont passés, des membres de la famille afin de lui faire un dernier câlin.

Son cœur a lâché, un soir, alors que tu étais déjà endormie depuis quelques heures. Ton papa était seul à la maison avec toi et ta grande sœur. Ils ne savaient pas que Simon venait de partir. Mais toi tu t'es réveillée en criant et en pleurant très fort. Papa t'a prise dans ses bras pour te consoler; tu montrais quelque chose sur le mur où il n'y avait rien, en disant :

– Veux ça! Veux! Veux!

Tu ne fais jamais de cauchemar, alors qu'as-tu vu ce soir-là à l'instant de la mort de ton oncle que tu aimais? Ton père a dû te bercer longtemps pour te rendormir, tes sanglots continuant à te faire trembler comme une petite fleur sous la brise.

Pendant ce temps, maman et moi sombrions dans un abysse de souffrance noire et sans fond. Ton grand-papa s'était retiré, ne supportant pas de voir un cadavre à la place de son fils si vivant et joyeux par moments. Je ne pouvais simplement pas me détacher du corps, cesser de le caresser, de l'embrasser. Une douleur si vive me taraudait le ventre que j'avais la certitude que j'allais mourir là, à côté de lui. Un voile sombre m'est tombé sur les yeux, j'ai failli m'évanouir. Au bout d'une heure, j'ai pris ma brosse à cheveux et j'ai peigné sa longue crinière brune. Il ressemblait à un samouraï avec son teint foncé, sa petite barbe et sa moustache aux poils clairsemés. Ta maman a dit :

– Comment allons-nous pouvoir le quitter...?

Je ne savais pas. C'était m'arracher le cœur. Sa chevelure abondante, emmêlée, m'a donné du fil à retordre, mais cette activité me calmait en surface; j'étais encore une mère qui prenait soin de son enfant, même s'il était adulte depuis longtemps et qu'il était immobile dans la mort. Son visage a rajeuni, sa peau est devenue lisse et sa beauté naturelle m'a éblouie une dernière fois. Il semblait tranquille, endormi profondément.

Puis, autour de minuit, au passage de l'heure, j'ai ressenti une grande chaleur dans ma poitrine, une paix m'a envahie semblable à une lumière dans les ténèbres, à un phare qui me guidait vers la sérénité, vers l'acceptation de l'inconcevable. Était-ce Simon prenant conscience du changement de son essence, venu me dire qu'il était toujours vivant? Cette douce rivière



*Explosion*, 2010, acrylique sur toile,  
102 x 76 cm. Photo: Daniel Gingras

d'amour a coulé un long moment sur ma vie, atténuant la peine, me rendant l'avenir encore possible. J'ai fermé les yeux et j'ai prié. C'est alors que j'ai eu la vision de ton oncle marchant dans l'obscurité, ses cheveux flottant autour de lui, se dirigeant, comme une ombre chinoise, vers un trou lumineux dans les nuages. Son pas était ferme, porteur d'une certitude de bonheur qui transpirait de tout son être.

Mon état de grâce était si dense qu'il a rejoint ta mère. Nous savions que l'âme de ton oncle s'était détachée de cette enveloppe inerte qui gisait dans ce lit. Nous avons posé les lèvres une dernière fois sur son front et nous sommes parties. ●